Cosmologie et théorie de la terre chez Benoît de Maillet : réflexions sur l'imaginaire scientifique de Telliamed

Maria-Susana Seguin

▶ **To cite this version:**

Maria-Susana Seguin. Cosmologie et théorie de la terre chez Benoît de Maillet : réflexions sur l'imaginaire scientifique de Telliamed. Corpus : revue de la philosophie, 2011. halshs-02329214

HAL Id: halshs-02329214
https://shs.hal.science/halshs-02329214

Submitted on 23 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COSMOLOGIE ET THEORIE DE LA TERRE CHEZ BENOIT DE MAILLET : REFLEXIONS SUR L'IMAGINAIRE SCIENTIFIQUE DE *TELLIAMED*.

L'œuvre de Benoît de Maillet ne peut plus être considérée comme secondaire dans la production intellectuelle du XVIII[e] siècle. Les importantes recherches qui lui ont été consacrées, auxquelles vient s'ajouter ce numéro de *Corpus*, confirment la répercussion multiple des idées développées dans le désormais célèbre *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer*[1]. En premier lieu, l'influence de Maillet dans la pensée des Lumières est clairement prouvée : ses idées connaissent une assez large diffusion parmi les philosophes et les savants, tout d'abord sous forme de manuscrit clandestin, puis à travers l'édition de 1748, et surtout à travers celle de 1755, prudemment corrigée par l'abbé Le Mascrier. Dans ce sens, l'œuvre de Maillet constitue l'un des exemples les plus aboutis de la cosmologie matérialiste d'inspiration cartésienne, ainsi que l'une des pièces maîtresses de l'arsenal antichrétien dont on connaît l'importance dans le développement de la philosophie des Lumières proprement dite. Dans un deuxième temps, et du point de vue de l'histoire des sciences de la nature, on peut également dire que les rêveries cosmologiques de l'ancien Consul de France au Caire ne sont pas totalement dépourvues d'intérêt : par le rôle que le traité attribue à l'eau dans la formation du globe, le *Telliamed* est considéré comme une importante contribution à l'histoire des sciences de la terre, tout comme il a su trouver une place dans l'histoire des hypothèses transformationnistes en matière de biologie.

Il ne s'agit bien évidemment pas d'inscrire l'œuvre de Benoît de Maillet dans une conception positiviste, qui ne verrait dans le *Telliamed* que « l'annonce » des grandes hypothèses futures, des premières thèses géologiques au darwinisme du siècle suivant. Il est

[1] Benoît de Maillet, *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer*, (La Haye, Pierre Gosse, 1755), Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 1984. Voir Fritz Neubert, *Einleitung in eine kritische Ausgabe von B. de Maillets " Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français "*, Berlin, B. Ebering, 1920 ; Claudine Cohen, *La Genèse de Telliamed. Benoît de Maillet et l'histoire naturelle à l'aube des Lumières.* Thèse de doctorat de l'Université Paris III – Sorbonne Nouvelle, 1989, 2 vol. ; Miguel Benítez, « Un nouveau système du monde : *Telliamed* » (série d'articles), dans *La Face cachée des Lumières. Recherches sur les manuscrits philosophiques clandestins de l'âge classique*, Paris, Universitas / Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 213-304 ; Geneviève Artigas-Menant, « *Telliamed* palimpseste. L'Indien, le missionnaire et le scribe », dans Antony McKenna et Alain Mothu, *La Philosophie clandestine à l'Âge classique*, Paris, Universitas / Oxford, Voltaire Foundation, 1997, p. 129-142. Voir également mon travail, *Science et religion dans la pensée française du XVIIIe siècle. Le mythe du déluge universel*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 157-166 et 308-310.

évident que, comme l'a prouvé Miguel Benítez, les « hommes marins » de Telliamed n'ont rien à voir avec nos ancêtres tels que les conçoit la théorie évolutionniste[2], tant il est vrai que les outils intellectuels de Maillet ne sont pas ceux dont disposera, un siècle plus tard, Charles Darwin … Or, ce qui pour un lecteur contemporain peut apparaître comme une fantaisie de l'esprit, comme une *fiction*, n'a probablement pas eu ce même statut épistémologique au moment où l'auteur a élaboré sa théorie. Autrement dit, ce que l'œuvre de Benoît de Maillet peut avoir de fictionnel à nos yeux, n'apparaît comme tel que par une lecture sous-tendue par une connaissance plus riche de la réalité à laquelle cette théorie fait référence et avec laquelle elle entre en même temps en dissonance. Or, une telle lecture reste, somme toute, essentiellement anachronique, et ce que nous finissons par considérer comme le fruit d'une imagination échauffée peut avoir eu, au moment de la publication de l'œuvre, le statut de l'hypothèse scientifique, au même titre que d'autres théories dont les sciences en devenir ont finalement confirmé ou infirmé la validité …

Cette réflexion peut sans doute s'appliquer à l'ensemble des théories exposées dans l'œuvre de Benoît de Maillet, mais elle vaut essentiellement pour l'hypothèse qui sert de point de départ à l'ensemble de la réflexion de notre auteur, celle de la diminution progressive des eaux de la mer et du lent assèchement de la terre, à partir de laquelle s'élaborent par la suite ses conceptions biologiques, historiques et anthropologiques. En effet, Maillet fonde son hypothèse sur les dernières découvertes astronomiques et tire profit des débats scientifiques de son temps, dont il se montre assez bien informé, pour proposer à son tour quelques explications qui, sans contredire les hypothèses les plus largement acceptées par ses contemporains, infléchissent la réflexion dans le sens de sa propre conception cosmologique. Il serait donc intéressant de replacer la théorie de Benoît de Maillet dans le contexte des connaissances scientifiques de son temps pour voir comment le *Traité de diminution de la mer* constitue, au début du XVIII[e] siècle, une véritable hypothèse scientifique, pour laquelle on peut solliciter l'approbation d'une institution officielle comme l'Académie des sciences[3] et d'éclaircir également à partir de quel moment elle devient, pour le lecteur moderne mais aussi pour les contemporains de l'auteur, l'invention fantaisiste d'un esprit original, que le secrétaire perpétuel de l'Académie, pourtant avide de nouveautés scientifique, se gardera

[2] Miguel Benítez, « Fixisme et évolutionnisme au temps des Lumières : le *Telliamed* de Benoît de Maillet », dans *La Face cachée des Lumières*, *op. cit.*, p. 264-280 ; « Benoît de Maillet et l'origine de la vie dans la mer : conjecture amusante ou hypothèse scientifique », *Ibid.*, p. 290-304.

[3] Rappelons que Maillet correspond avec le secrétaire de l'Académie des sciences, Fontenelle, à qui il soumet son traité, et à la demande de qui, si l'on en croit sa correspondance, il développe son hypothèse de l'origine marine de la vie. Voir l'article de Miguel Benítez, « Benoît de Maillet et la littérature clandestine », dans *La Face cachée des Lumières*, *op. cit.*, p. 223-225 ; voir également Geneviève Artigas-Menant, « Une continuation des *Entretiens* : Benoît de Maillet, disciple de Fontenelle », *Corpus* 1990 /13, « Fontenelle », p. 113-123.

toujours de commenter[4]. C'est donc le complexe statut discursif du *Traité de la diminution de la mer*, entre hypothèse scientifique et fiction littéraire, que nous étudierons dans ces pages.

Rappelons brièvement, pour commencer, la théorie de la diminution de la mer qui constitue le fondement de la cosmologie du philosophe indien : notre planète, et tout ce qui s'y trouve (y compris l'homme), ont trouvé naissance au sein de l'eau. Mais, sous l'action du soleil, l'eau qui couvrait originairement la totalité de la terre et qui a façonné son relief s'est progressivement évaporée dans l'espace, et s'est déposée sur d'autres planètes, inscrites à leur tour dans un cycle où alternent des périodes d'inondation et d'assèchement. La théorie géologique du philosophe indien s'inscrit donc dans une logique cosmologique, voire cosmogonique, qui ignore la tradition chrétienne : les planètes vivent et meurent, notre univers actuel s'est formé peu à peu, par la seule action de la matière, dans une longue suite de siècles et il disparaîtra pour céder la place à un nouvel ordre céleste, un nouveau cycle à l'intérieur d'une chronologie très étendue, si ce n'est infinie. La Terre n'échappe pas à cette constante universelle, cette lente diminution de la mer, toujours observable, aboutira un jour au dessèchement total de la planète et à son embrasement, puis viendra une nouvelle submersion générale du globe, et ainsi de suite.

Dans son ensemble, le *Telliamed* s'inscrit dans la lignée des grands systèmes qui entendent expliquer l'origine de la terre par une série de phénomènes physiques, comme l'avait fait Descartes dans la quatrième partie des *Principia philosophiæ*[5], et dont les plus célèbres sont sans aucun doute les grandes « théories de la terre » des savants anglais Thomas Burnet, John Woodward et William Whiston, qui font de l'eau l'agent principal de formation de la surface terrestre, et du Déluge universel le moment clé de l'histoire géologique[6]. Or, si comme ses prédécesseurs Maillet soutient que la mer a jadis couvert la totalité des terres actuellement émergées, il refuse d'assimiler l'inondation primitive au prétendu Déluge universel décrit par les Écritures, s'écartant de fait totalement du cadre factuel et chronologique de la *Genèse*. Même s'il conserve la structure systématique des théories de la

[4] On a beau chercher dans l'*Histoire de l'Académie des sciences* une quelconque allusion à l'hypothèse de la diminution de la mer. Fontenelle y commente pourtant de très nombreuses théories géologiques compatibles avec celles développées par Maillet, et parfois d'autres systèmes dont la vraisemblance lui semble parfaitement contestable. Voir par exemple les comptes rendus que fait Fontenelle des théories géologiques des frères Johann et Johan-Jakob Schewchzer, *Histoire de l'Académie royale des sciences* pour 1710, p. 21-23.

[5]

[6] Thomas Burnet, *Telluris Theoria Sacra*, Londres, W. Kettilby, 1681 ; John Woodward, *An Essay toward a Natural History of the Earth : and Terrestrial Bodies, especially Minerals, […] with and account of the Universal Deluge : and of the Effects that it had upon the Earth.* Londres, 1695 ; William Whiston, *A New Theory of the Earth, from its original to the consummation of all things […]*, Londres, B. Tooke, 1696. Pour plus de détail, voir M.S. Seguin, *op. cit.*, p. 63 *sq.*

Terre et le caractère universel des phénomènes décrits, son système n'entend pas réinterpréter le récit de la Bible, ni doubler l'ordre surnaturel par une explication mécanique de l'univers, à la manière de Descartes, il propose une autre version de l'origine de la terre et de l'univers, une origine qui semble totalement se passer de l'intervention d'une intelligence supérieure.

La théorie de Maillet se distingue aussi des thèses de ses prédécesseurs par un choix méthodologique et épistémologique clair. À la place des hypothèses *a priori* qui caractérisent les théories de la terre de la fin du XVII^{e} siècle, et dont le seul mode de vérification consiste à comparer les causes supposées avec les effets produits, Telliamed fonde sa théorie sur un double système de preuves : celles qui relèvent de l'observation directe de la nature, et celles qui tiennent d'une utilisation moderne de l'argument d'autorité, par le recours aux dernières connaissances scientifiques, notamment en matière d'astronomie, et qui lui permettent de conforter la logique cosmologique du système de la diminution de la mer.

Pour ce qui est de la première catégorie de preuves invoquées par le traité de Maillet, celles qui relèvent de l'observation du relief terrestre, elles reposent non seulement sur l'expérience du terrain dont fait preuve le philosophe indien, mais aussi sur une série de témoignages historiques qui inscrivent ces observations dans un continuum historique qui devient une garantie supplémentaire de leur validité. Suivant cette logique, il apparaît que le relief actuel de la Terre doit son origine, non à une catastrophe d'origine surnaturelle, mais à l'action constante de la mer. Ainsi, par le croisement des différents courants marins, des amoncellements sédimentaires se sont successivement formés, qui, lorsque la mer s'est peu à peu retirée, ont formé les montagnes et les continents actuellement observables. Maillet trouve la confirmation de son hypothèse dans la régularité des différentes couches terrestres (il ignore tout phénomène de disruption), et dans la présence des fossiles à l'intérieur des masses rocheuses ou dans des endroits fort éloignés de la mer. D'ailleurs, l'existence de sensibles déplacements des rivages, que l'on peut constater grâce à la présence à l'intérieur des continents de villes qui avaient autrefois une importante activité portuaire, vient certifier, aux yeux de notre auteur, la théorie de la diminution de la mer.

Cette série de preuves correspond chez notre auteur à une conception matérialiste de la nature : l'idée de l'éternité de la matière et du mouvement se confond ici avec la croyance de l'uniformité des lois qui régissent l'univers et dont l'action toujours en cours est parfaitement observable. Mais Maillet conforte ce présupposé philosophique par le recours à des théories contemporaines et qui donnent à son hypothèse le prestige des théories scientifiques les plus appréciées de son temps dans les milieux érudits, notamment au sein de la prestigieuse Académie des sciences. En effet, la théorie de la diminution de la mer défendue par Telliamed

apparaît comme une hyperbole de la théorie des causes actuelles, défendue entre autres par Réaumur et Tournefort.

Dans ce sens, la croyance au Déluge universel offre à l'auteur de *Telliamed* un matériau de tout premier ordre. D'un point de vue géologique, Maillet refuse l'explication du passé physique de la Terre par le recours à une catastrophe aussi grandiose qu'inexplicable, même si son système reste tout aussi invraisemblable que la plus originelle des théories diluvianistes. Mais parallèlement à la critique du Déluge en tant qu'événement majeur de l'histoire physique de la Terre, l'auteur rejoint le courant philosophique qui, en ce début de XVIIIe siècle, fait de l'histoire de Noé l'une des cibles privilégiées de la propagande antichrétienne.

En ce qui concerne le recours à une forme moderne de l'argument d'autorité, Benoît de Maillet sème les explications de son philosophe indien d'un réseau de références et allusions aux dernières connaissances astronomiques, celles-là même qui font débat au sein la communauté scientifique, et dont la légitimité intellectuelle, du fait même de l'existence de ces débats, semble justifier leur utilisation.

Tâches du soleil

Inclinaison de l'axe de la terre.

Les impossibilités formelles que l'auteur relève dans le récit de la *Genèse* sont au fond les mêmes auxquelles s'efforcent de répondre ses contemporains : l'origine et le retrait des eaux, l'énorme masse aqueuse nécessaire à l'inondation totale de la planète, l'origine des fossiles, la conservation de l'homme et des différentes espèces d'animaux … Il critique tout particulièrement le rôle primordial que les diluvianistes attribuent au Déluge dans la formation des montagnes et autres irrégularités du relief de la planète. Dans un passage apparemment censuré par Le Mascrier dans son édition, mais conservé dans l'un des manuscrits, Maillet dénonce l'invraisemblance des systèmes anglais et spécialement l'impossibilité de rendre compte de l'effondrement de la croûte terrestre, ainsi que de l'existence d'une Terre antédiluvienne différente de l'actuelle.

Telliamed fonde son combat contre le Déluge biblique sur une lecture critique des Textes Sacrés, qui se rattache à la méthode historique et philologique inaugurée par Spinoza dans le *Traité Théologico-politique* . La désacralisation du texte biblique apparaît d'autant plus marquée qu'elle provient des commentaires d'un certain « philosophe indien », double attribut qui justifie une relecture objective et non théologique de l'histoire du Déluge de la

Genèse. Mais la recherche de désacralisation du texte inspiré pousse Maillet à quelques contradictions méthodologiques, qui apparaissent clairement dans son explication du récit de l'inondation biblique : il lui arrive d'insister tantôt une lecture littérale, tantôt une lecture métaphorique du célèbre passage.

Lorsqu'il s'agit de démontrer l'impossibilité physique du Déluge, Maillet suit la lettre du Texte sacré et affirme que la Bible ne donne que des causes « naturelles », à savoir la pluie qui tomba durant quarante jours et quarante nuits (Maillet ignore la rupture de l'abîme), explication insuffisante pour rendre compte d'une inondation de caractère mondial. L'auteur refuse donc de suivre les interprétations métaphoriques des expressions « cataractes du ciel » et « grand abîme », si courantes parmi ses contemporains. Il est vrai que le détournement de la lettre même des Écritures contre le dogme est un procédé courant dans la littérature antireligieuse de cette première moitié du siècle. L'auteur de l'*Examen critique des Apologistes de la Religion Chrétienne* , un autre traité diffusé sous le manteau dans la première moitié du siècle, utilise le même argument contre l'universalité du Déluge, et Jean-Baptiste de Mirabaud, auteur supposé d'un autre ouvrage clandestin, quoique moins intéressé par les aspects physiques de l'inondation, insiste également sur son caractère « naturel » pour démontrer son impossibilité.

Le philosophe indien propose une analyse métaphorique du passage, qui permette de découvrir la vérité historique que cache le mythe judéo-chrétien. Ainsi une lecture philologique permet de comprendre que lorsque Moïse indique que les eaux du Déluge ont couvert « toute la terre », il ne faut pas déduire que l'inondation a couvert tout le globe, mais « la contrée qui étoit alors habitée par Noé et ses voisins ». Le déluge de Noé est l'une de ces inondations partielles, inondation qui n'a certainement pas été très importante, puisque aucun autre peuple de la Terre n'en a conservé le souvenir, à l'exception de « ce petit coin de la terre habité par les Juifs, peuple que l'Histoire et l'expérience prouvent avoir été, et être encore aujourd'hui dans son humiliation le plus vain et le plus crédule du monde ». Maillet paraît se souvenir ici de la polémique soulevée par Isaac Vossius et ses contemporains, dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, tant les expressions utilisées ressemblent aux arguments du théologien hollandais :

> Que ces mots *toute la terre*, dont ils se servent pour désigner l'espace qui fut couvert par le Déluge, peuvent également s'entendre, ou de tout le globe, ou seulement d'une de ses parties, par exemple de cette contrée de l'Asie habitée par Noé et par sa famille : Qu'en effet ils ont été entendus en ce sens par plusieurs de vos Sçavans, qui ne se sont pas crus obligés de reconnoître cette universalité qu'on veut soutenir malgré toutes les raisons qui la combattent […].

Malheureusement, nous ne saurons plus rien sur l'identité des « sçavans » dont parle Telliamed. Comme beaucoup d'auteurs clandestins, Maillet était plus préoccupé par la diffusion de la critique que par la divulgation de ses sources. Il est vrai également que la critique philologique est courante en ce début de siècle, non seulement dans les textes d'inspiration antichrétienne, mais également chez certains apologistes. Mais ni Bochart, ni Richard Simon, ni le protestant Jean Le Clerc n'avaient soutenu la limitation géographique du Déluge.

D'autre part, nous venons de voir que les académiciens tels que Fontenelle ou Réaumur s'étaient prudemment gardés de refuser directement la doctrine du Déluge universel. Quant à Jean-Baptiste de Mirabaud et son *Opinion des Anciens sur le Monde* , auquel Maillet emprunte presque littéralement certains passages, il se limite à l'analyse des impossibilités historiques et à quelques considérations scientifiques, mais ne donne pas d'analyse purement philologique du récit du Déluge universel.

Il apparaît alors que le *Telliamed* ne nie pas la réalité historique du Déluge biblique. Ce qu'il refuse catégoriquement, c'est son universalité, et par ce biais la valeur punitive et régénératrice qu'elle comporte dans la tradition judéo-chrétienne. En effet, puisque Maillet induit son système de l'observation concrète de la nature et des faits rapportés par d'autres naturalistes, (la première partie de l'ouvrage accumule les exemples), il ne saurait ignorer l'existence d'inondations plus ou moins importantes survenues à des époques différentes de l'histoire et dont on conserve des témoignages d'autant plus fiables qu'ils émanent d'auteurs non chrétiens. Mais, contraire à toute interprétation qui voudrait rendre compte de l'ensemble des mystères de la nature par un événement ponctuel, déclenché en un instant par une force supérieure, Maillet cherche à établir les lois naturelles qui régissent le constant devenir de l'univers. Aussi, l'élimination du Déluge de l'histoire de la planète implique, dans la conception générale de Maillet, le passage d'une « histoire mythique » à une « histoire physique » de notre globe.

Et pourtant, d'un point de vue purement physique, et étant donné le rôle central que Maillet attribue à l'eau dans la formation du relief terrestre, la théorie de la diminution progressive de la mer aurait pu inclure l'épisode biblique du Déluge, en le faisant coïncider avec le moment où la Terre se trouvait complètement submergée. Le système fournit même un argument physique pour expliquer les pluies diluviennes qui auraient inondé le globe terrestre. Or, même si l'auteur semble un instant prêt à céder à cette facilité, il insiste sur le caractère relatif de l'inondation de Noé :

> Le soleil qui la régissoit alors [la Terre] étoit sans doute plus petit que le nôtre, ou le plus vraisemblablement l'activité de son feu étoit si faible que notre Terre pouvoit achever son cercle autour de lui dans un espace de soixante jours ou un peu moins […] Ce feu mourant fut aussi la cause de pluies continuelles qui occasionnèrent ce Déluge, dont les eaux couvrirent, je ne dis pas peut-être toute la terre, mais une grande partie de ces terreins […] Or il est évident que cela ne put arriver que par cette transmigration d'un tourbillon à un autre, dont Pausamias et Ovide nous ont conservé la mémoire.

Quelques pages plus loin, en insistant sur les changements atmosphériques que peut provoquer la « transmigration tourbillonnaire » , Maillet retrouve encore l'image diluvienne. Et cette fois, en vertu même de sa conception cosmogonique (la succession éternelle des cycles des planètes), il n'échappe pas à l'image d'une catastrophe universelle. Comme l'a signalé Gabriel Gohau, Maillet reste prisonnier malgré lui d'un « imaginaire diluvien », presque au même titre que ses contemporains :

> Il peut cependant arriver dans la dissolution d'un tourbillon, qu'un globe déjà habité soit placé dans un tel éloignement de l'astre du tourbillon où il sera arrêté, que ce globe dont les eaux auroient diminué en partie dans sa position précédente, acquît de nouvelles eaux au lieu de perdre les siennes ; que ces eaux augmentassent de sorte, qu'il en fût totalement recouvert, et que tous ses habitants périssent […].

Il est certain que le cycle cosmique de Maillet, scandé par l'alternance destructrice du feu et régénératrice de l'eau reprend davantage l'image de la Grande Année cosmique des anciens que l'image biblique de la Création (dans ses rapports avec le Déluge universel) et de l'Apocalypse. La vision de Telliamed implique le principe de l'éternel retour de ces cycles, conception contraire au dogme chrétien, qui ignore le devenir universel après le *Dies irae*. Mais il est évident que la structure de son système se rapproche de la conception chrétienne de l'histoire de l'univers, en tant que processus naturel fondé sur le cycle des éléments.

D'autre part, malgré l'attente certaine d'une catastrophe future, le philosophe indien semble bien plus optimiste que les théologiens chrétiens qui prêchent l'avènement du Jugement dernier : lors de l'embrassement de la planète, les hommes pourront se réfugier dans les régions polaires, et quand la Terre sera à nouveau inondée, l'humanité trouvera refuge dans des bateaux :

> Or si la perte du genre humain doit arriver par un épuisement total des eaux de la mer, les hommes destinés à en être les témoins se retireront dans les profondes vallées, et y creuseront des puits, pour entretenir la fécondité et pourvoir à leur subsistance : ou bien ils passeront du côté des Poles, où ils trouveront longtems une fraîcheur qui sera bannie des pays méridionaux, et une fécondité qui ne subsistera plus dans tous les autres endroits de la terre.

Ou alors :

> Que si à mesure que la force du Soleil s'affoiblira, […] les pluies abondantes reserrent les limites du globe découvert, et font craindre à ses habitants une submersion totale, ils ne s'allarmeront point. Ils fabriquerons de grands bâteaux, dans lesquels retirés avec quelques troupeaux et les provisions nécessaires, ils attendrons ou que ces pluies cessent, ou qu'ils soient délivrés de cette triste situation par l'extinction to---tale du Soleil, et par le passage de la Terre dans un autre tourbillon où ses eaux pourront diminuer.

Au fond, Maillet n'est pas si loin qu'il le prétend du mythe de l'Arche de Noé. Non seulement parce que la sauvegarde est associée à l'image de l'embarcation salvatrice, mais parce que le salut est réservé à un groupe d'humains « destinés » à être les témoins de la catastrophe, image qui suppose, soit la participation du hasard dans la sélection des survivants, soit l'intervention d'une volonté supérieure, et dans les deux cas, la négation de la liberté humaine dans le cours de son histoire. Malgré ses protestations, le système de Telliamed se fonde sur les mêmes schémas mythiques qu'il entend critiquer.

Il serait pourtant erroné d'attribuer à Maillet une attitude diluvianiste, même involontaire. Certes, il n'échappe pas totalement à une vision de l'histoire du monde encore trop présente dans les esprits de l'époque, mais son héritage libertin et matérialiste le conduit à éliminer toute transcendance du devenir universel, notion fondamentale au mythe punitif, et à retourner les arguments scientifiques en une profonde critique de la religion révélée. Le refus du caractère universel de l'inondation, qui confère au récit biblique sa dimension miraculeuse, implique beaucoup plus que la contestation d'une conception de l'histoire naturelle, qu'il finit par rejoindre sous quelques aspects. Refuser l'universalité du Déluge c'est avant tout nier l'intervention d'une volonté supérieure dans le cours des événements, que ce soit dans le monde naturel ou dans les affaires humaines, si clairement symbolisée par la destruction de l'humanité impie et de la Terre primitive lors de la grande inondation.

Or, s'il est vrai que Maillet ne réussit pas à éliminer parfaitement l'aspect mythique de son propre système, il réussit à donner de l'histoire de la planète et de ses habitants une nouvelle perspective. La théorie des causes actuelles permet dans ce sens d'éliminer tout lien entre la divinité et le devenir universel. L'action lente et soutenue des causes naturelles, qui forment et reforment constamment l'univers, détruit le cadre chronologique fixé par les textes sacrés et élimine de ce fait tout rapport entre la divinité et la chronologie naturelle. Les deux millions d'années que Maillet attribue à la Terre ne se présentent pas comme une lecture métaphorique de la chronologie proposée par les Écritures. L'idée d'une cause mécanique, toujours identique qui fonde sa théorie, conduit nécessairement à une notion de temps presque infini.

Il est vrai que la vision cyclique de Maillet n'est pas encore une conception purement

historique de la nature, dans le sens d'une linéarité et d'une irréversibilité des événements (et avec toutes les implications anthropologiques qu'elle comporte). Il faudra pour cela attendre le Buffon des *Époques de la Nature* et le plein développement de la philosophie des Lumières. Mais l'apparition de la théorie des causes actuelles et la rupture du cadre de la chronologie biblique (surtout en ce qui concerne la Création et le Déluge), annoncée déjà par les travaux de Fontenelle et des académiciens, et explicitée par Maillet, constitue certainement un premier pas vers une interprétation réellement historique de la nature.

Malgré son indiscutable originalité, l'œuvre de Benoît de Maillet n'est pas la seule à avoir proposé une vision élargie de l'histoire de la nature à partir d'une théorie « géologique ». À la même époque où l'ancien consul terminait son système de la diminution de la mer, paraissait à Paris l'ouvrage d'un obscur ingénieur des Ponts et Chaussées, qui reprend les arguments actualistes en faveur d'une longue chronologie naturelle. Son auteur, Henri Gautier, est resté inconnu pendant longtemps, et semble ne pas avoir été connu davantage parmi ses contemporains. Cependant ses idées sont éclairantes non seulement dans l'étude de l'histoire des sciences de la Terre, mais également dans la compréhension des transformations épistémologiques de ce début de siècle.

Maria Susana SEGUIN
Université Paul-Valéry Montpellier III
IRCL – UMR 5186 du CNRS